

Michel Foucault. L'Espace textuel d'un double langage

Frances Fortier

Volume 25, numéro 3, hiver 1993

Métissages : les littératures de la Caraïbe et du Brésil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501021ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501021ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortier, F. (1993). Michel Foucault. L'Espace textuel d'un double langage. *Études littéraires*, 25(3), 129–144. <https://doi.org/10.7202/501021ar>

Résumé de l'article

Michel Foucault. L'Espace textuel d'un double langage.

MICHEL FOUCAULT

L'ESPACE TEXTUEL D'UN DOUBLE LANGAGE

Frances Fortier

Mais faut-il s'étonner que les figures du savoir et celles du langage obéissent à la même loi profonde qui, ici, autorise un discours scientifique sous une forme rationnelle, et là ouvre la source d'un langage qui se déploie indéfiniment dans le vide laissé par l'absence des dieux?

Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, p. 202

■ À titre de jalon majeur de la réflexion critique contemporaine, l'œuvre de Michel Foucault polarise toujours l'opinion. Entre le fétiche et l'anathème, peu de lectures obéissent cependant à l'exhortation foucaldienne à *penser autrement*. Ainsi, le statut interdiscursif du travail foucaldien — qui efface les frontières entre la littérature, la philosophie et l'historiographie — demeure inexploré dans la mesure où la réception de cette œuvre s'arrache difficilement au cloisonnement des disciplines.

À mon sens, la mise en lumière de la dimension textuelle de la démarche de Foucault est susceptible de transcender ce jeu de lectures croisées¹.

La revendication d'un point de vue littéraire sur une œuvre qui dissimule ses prétentions esthétiques sous couvert d'épistémologie n'est toutefois pas courante. Les régularités de sa propre formation discursive ont jusqu'ici orienté l'attention vers les objets du dire de Foucault au détriment de la facture de ce dire². L'exa-

1 En guise de figures emblématiques de la réception polarisée de l'œuvre de Foucault, il faut signaler d'une part l'adhésion dithyrambique de Gilles Deleuze (1986) et d'autre part la dénonciation virulente de José-Guilherme Merquior (1986), qui vient après le pamphlet de Baudrillard (1977). Même si le débat Habermas/Foucault s'est quelque peu atténué à la parution de l'ouvrage de Habermas (1988), la réflexion est constamment relancée comme en témoigne la bibliographie sélective présentée en fin de cet article.

2 De fait, les « littéraires » ont davantage cherché à confirmer ou infirmer l'ancrage structuraliste de la démarche archéologique. Inlassablement reconduite, cette question continue de hanter la réception de l'œuvre, et ce malgré les dénégations constantes de Foucault qui récusait l'étiquette, tout en admettant qu'il partageait certaines préoccupations des structuralistes. Hubert Dreyfus et Paul Rabinow (1984) ont examiné la question et défini un autre lieu de parole pour Foucault. Pour une analyse détaillée du structuralisme littéraire français, il faudrait lire aussi l'excellent ouvrage de Robert Dion (1993), qui se clôt précisément sur Foucault. À mon sens, ce qu'il faut interroger c'est moins l'obédience structuraliste de Foucault que l'inscription, dans l'œuvre même, d'une

men attentif des mécanismes de cette écriture — qui s'ingénie tout autant à découvrir les ruptures épistémiques qu'à en opérer une — montre et spécifie l'enjeu scriptural qui sous-tend l'ensemble de la démarche. Ainsi, la confrontation de *Naissance de la clinique* et de *Raymond Roussel* permet de ramener l'archéologie foucaldienne du côté d'une esthétique de l'identité et de l'altérité, du visible et de l'invisible, d'une esthétique du double, où la stratégie critique apparaît indissociablement liée à sa mise en discours.

« Il est question dans ce livre de l'espace, du langage et de la mort; il est question du regard ». Cette première phrase de la préface de *Naissance de la clinique* traduirait tout uniment le propos de l'étude intitulée *Raymond Roussel*. Outre le silence critique qui les nimbe, ces deux ouvrages, parus le même jour sur les instances de Foucault, témoignent d'une intrigante gémellité, portée à la fois par les récurrences thématiques³ et par la figure de la dualité, qui fait apparaître le *Raymond Roussel* comme le doublet, non pas tant de l'œuvre de Roussel que de *Naissance de la clinique*.

Une telle parenté s'accroît par l'attention prêtée aux jeux du dire et du voir. La démarche

archéologique cherche les rapports spécifiques du visible et du dicible qui ont présidé au discours médical en identifiant les dispositifs propres à chaque découpe historique; l'analyse littéraire distingue dans le langage roussellien les machines textuelles où les visibilités créent des énoncés ou, à l'inverse, des procédés où les énoncés provoquent des visibilités.

La présente lecture entend montrer la subordination des constructions discursives de Foucault à l'écriture textuelle. Une écriture si consciente de ses mécanismes ne vise cependant pas sa stricte mise en scène. La réduction du langage s'ordonne ici avec l'ancrage épistémique dont elle se réclame en même temps qu'elle reproduit la visée critique qui la détermine. Ainsi, la dénonciation de la prétention de vérité des discours du savoir se traduit-elle dans des formes qui jouent d'abondance de la *fabula* — et de son rapport obligé à la « fictionalité » dès lors que le langage n'est pas les choses — par des stratégies combinatoires de formes autoréférentielles et la mise en abyme. C'est dans ce lien manifeste qui unit *Naissance de la clinique* à *Raymond Roussel* que se découvre un des enjeux majeurs de la parole foucaldienne.

volonté de se situer en marge du structuralisme. Pour plus de détails, voir ma thèse de doctorat soutenue à l'Université Laval : « les Stratégies textuelles de Michel Foucault : un enjeu de véridiction » (à paraître). Quelques articles seulement (et c'est davantage dans leur optique que s'inscrit mon travail) interrogent l'écriture de Foucault : ceux de Miguel Morey (1989), Raymond Bellour (1989), Peter Bürger (1988) et Yves Roussel (1992) qui commencent à mettre l'accent sur l'enjeu scriptural de l'œuvre.

3 L'analyse de *Naissance de la clinique* dégage des figures privilégiées en termes de langage, de regard, de mort et d'espace. À l'évidence, *Raymond Roussel* travaille à partir de ces mêmes schèmes : « Les choses, les mots, le regard et la mort, le soleil et le langage forment une figure unique, serrée, cohérente, celle-là même que nous sommes. Roussel en a défini, en quelque sorte, la géométrie. Il a ouvert au langage littéraire un étrange espace... (qui est le nôtre) » (*RR*, p. 209-210). Yves Roussel, le seul à ma connaissance qui explore cette parenté thématique, découvre que « le mouvement d'écrire est la condition de la pensée. Y compris de celle qui se donne pour vraie » (p. 109).

L'espace du savoir ou le désir d'un « Œil qui parlerait »

*Naissance de la clinique*⁴ interprète la science médicale comme un long mouvement de spatialisation en trois étapes : la médecine classificatrice, la médecine clinique et la médecine anatomo-clinique qui, de façon paradoxale, ramènera la maladie dans le corps de l'individu vivant. Ainsi, l'*espace de localisation* de la maladie, caractéristique de la médecine classificatrice et essentiellement qualitative, n'est en rien compatible avec l'*espace de configuration* de la médecine des épidémies, axée sur la quantité. De la même manière, le passage d'un savoir *discursif* à un savoir *oculaire* dessine autrement le positivisme de la science médicale. Les plages spatiales dégagées par *Naissance de la clinique* sont autant de dispositifs où viennent s'imbriquer différemment le voir et le dire.

C'est précisément en cet aspect qu'il s'agit ici d'une archéologie, définie selon Foucault comme une « ré-écriture : c'est-à-dire dans la forme maintenue de l'extériorité, une transformation réglée de ce qui a été déjà écrit » (AS, p. 183). Une telle transformation réglée est informée, avancerais-je, par une poétique spéculaire, qui tend au redoublement de la configuration révélée par « le labeur intérieur d'un langage qui pourchasse la perception de toute la force de sa recherche stylistique » (NC, p. 174).

De fait, en dénigrant la médecine classificatrice, le texte ne signalait que l'impasse du langage. La taxinomie nomme les pathologies et les inscrit dans un espace conceptuel qui n'entretient aucun lien avec la maladie réelle manifestée dans le corps de l'individu. Le même retrait du discursif sous-tend l'analyse de la clinique : cette science clinique, qui postule « que tout le *visible* est *énonçable* et qu'il est *tout entier* visible parce que tout entier *énonçable* » (*ibid.*, p. 116), est dénoncée par le texte qui en souligne le caractère utopique. La faille du discursif à dire le visible engage la réorganisation de l'épistémè sur d'autres bases.

Le troisième modèle examiné, soit celui de la médecine anatomo-pathologique, sanctionne indéniablement la suprématie du regard : « Depuis 1816, l'œil du médecin peut s'adresser à un organisme malade. L'a priori historique et concret du regard médical moderne a achevé sa constitution » (p. 197). L'équilibre précaire de la clinique bascule : le langage aveugle de la taxinomie cède le pas au regard qui voit l'invisible. Savoir signifie désormais voir.

En saturant le champ du savoir en termes d'espace, de visibilité et de langage, le texte remplit les interstices qui permettraient une entrée autre. Le texte demeure hermétiquement clos, et ne joue que du langage. Aux trois formes de savoir distinguées par l'archéologie — taxinomique, clinique, anatomo-pathologique — vient se superposer le jeu discursif, qui en

4 À sa parution, cette archéologie du regard médical n'a soulevé aucun écho. Même aujourd'hui, les commentateurs les plus avertis de l'œuvre de Foucault négligent cet ouvrage, considéré au mieux comme un prolongement d'*Histoire de la folie*. Foucault tentera de pallier ce silence critique en détaillant longuement ses hypothèses et l'enjeu de ce travail en termes notamment de « contrainte du système » (1968).

mime exactement les articulations. Ainsi, le savoir taxinomique s'inscrit dans le texte par la désignation des classes de l'espace, du regard, de la mort et du langage; *Naissance de la clinique* invente son propre tableau, et le sature, de la même manière que la médecine classificatrice identifie des essences. L'expérience clinique, entre la parole et le spectacle, décrit et analyse les signes pathologiques visibles selon le modèle de l'analyse linguistique. Il s'agit de découvrir et d'énoncer les rapports qu'entretiennent entre eux les signes et les symptômes. Le texte foucauldien décrit minutieusement le discours de l'archive, rétablit les erreurs de chronologies, esquisse des liens entre le législatif et l'économique, le culturel et le scientifique, bref repense et récrit l'histoire en ordre syntaxique et chronologique. N'est-ce pas là «composer et décomposer nos idées pour en faire différentes comparaisons», et ce dans la stricte lignée de Condillac qui sert de modèle à la clinique? Le dernier modèle épistémologique dégagé ramène le savoir dans le champ du regard puisque l'anatomo-pathologie permet de voir l'invisible. À mon sens, le propos foucauldien participe de cette épistémè, par l'enjeu qu'il s'assigne de faire voir autrement. Le positivisme de la science médicale s'écrivait, jusqu'à Foucault, en un long développement historique où seuls des événements négatifs — oubli, illusion, occultation — ont

retardé l'accès à la vérité de la science. Depuis *Naissance de la clinique*, qui dénonce ce récit idéal et récrit non pas l'histoire de la clinique mais sa géographie⁵, le positivisme médical se pense en termes de localisation, de foyer et de primitivité. La science médicale est une «figure triangulaire» qui se dessine sous nos yeux.

L'apparition dans le texte de cette figure triangulaire, de l'ordre du visible, était, sans jeu de mots, imprévisible dans la logique du texte. Qu'est-ce qui masquait cette nouvelle visibilité? À mon sens, c'est l'exploration systématique des couplages entre les variables de la taxinomie posée en ouverture qui faisait écran, créant ce qu'on pourrait appeler des zones d'opacité. De fait, le texte va s'employer à examiner successivement les rapports possibles entre l'espace et le langage, entre le regard et la mort, entre le langage et le regard, entre la mort et le langage, entre l'espace et le regard, entre la mort et l'espace, décomposant et recomposant à l'infini les configurations dégagées. Comble de perversité, le texte décrète des superpositions d'espaces, dédouble le langage, montre le miroir, télescopant les rapports espace-espace, langage-langage et regard-regard.

C'est cette recomposition, dans ce qu'elle a d'artificiel et de construit, qui égare la lecture linéaire. Le texte démontre en montrant une série de tableaux sans épaisseur, toujours à deux variables. On passe d'un tableau à un

5 À cet égard, Remo Bodei précise que «le pathos foucauldien de l'espace est un symptôme de l'opposition à la culture spiritualiste et bergsonienne encore présente dans la tradition académique française» (p. 906). Foucault lui-même reconnaît son obsession de l'espace et la motive en ces termes: «Métaphoriser les transformations du discours par le biais d'un vocabulaire temporel conduit nécessairement à l'utilisation du modèle de la conscience individuelle avec sa temporalité propre. Essayer de le déchiffrer, au contraire, à travers des métaphores spatiales, stratégiques, permet de saisir précisément les points par lesquels les discours se transforment» (1976, p. 77).

autre, d'une schématisation à une autre, pour découvrir, à la fin, la suprématie du regard et son articulation particulière à l'espace, et non pas au langage. Les découpes se révèlent seulement à la reconstruction du parcours analytique. Mais ces découpes ne sont pas si franches. Le discours foucaultien prolifère de parenthèse en parenthèse, posant un instant, par exemple, une configuration langage - regard dans un tableau de l'espace, pour ne la reprendre qu'ultérieurement. Ces parenthèses, strictement motivées par le jeu textuel, engendrent des réseaux complexes qui dissimulent jusqu'à la fin la configuration épistémologique de la science médicale contemporaine.

La trame démonstrative est extrêmement cohérente : les quatre premiers chapitres ont épuisé les structurations d'*espace*, ont posé comme utopique l'espace du regard revendiqué à la Révolution, et mis en doute l'espace du langage de la clinique. La chronique se continue pourtant, cette fois sous l'angle du *langage*, d'un langage qui aboutit à une impasse. Le savoir ésotérique, comme langage dans un langage, et l'analyse linguistique, comme forme de connaissance permettant la mise en ordre des choses, de même que « le rêve d'une pensée » qui traduirait par la parole ce que voit le regard, apparaissent comme autant de faillites du discursif à connaître la maladie. Marginalisées, au sens du texte, ces expériences strictement discursives du savoir médical semblent affirmer l'impossibilité de l'autonomie du savoir discursif. Les trois derniers chapitres sanctionnent définitivement la suprématie du *regard*. Les détours épistémologiques sont terminés, l'*invisible* est apparu

et autorise la reconstruction de deux temps majeurs. Un premier moment identifiait le rapport espace - langage - mort comme la condition historique de la positivité de la médecine. Le deuxième temps dessine une autre schématisation : c'est désormais le rapport regard - mort - espace qui constitue « la trame sombre mais solide de notre expérience » (NC, p. 203).

Le langage est disparu ; seul demeure l'espace indéfiniment divisible sous le regard. De l'espace plat du tableau à la spatialisation du corps, il aura fallu tout le jeu des explorations systématiques que nous venons de dévoiler pour nous le faire découvrir, de la même manière que le savoir à travers les âges a emprunté successivement diverses figures épistémologiques avant de ramener la maladie dans le corps du malade. Pourtant, la conclusion viendra modaliser la suprématie du regard en identifiant le nouvel usage du discours scientifique. La configuration épistémologique qui fonde la positivité du regard médical utilise le discours à d'autres fins ; non plus fondateur du savoir, ce discours scientifique doit permettre de « dire ce qu'on voit » et de « donner à voir en disant ce qu'on voit ». Moins donc que la primauté du visible sur le dicible, le texte affirme « la corrélation perpétuelle et objectivement fondée du visible et de l'énonçable » (NC, p. 200). C'est la mort qui signale le seuil épistémologique au-delà duquel la pensée médicale est devenue discours sur l'homme. Ce moment sera identifié, dans le texte, comme le premier discours scientifique de la culture occidentale. Pirouette logique ou paradoxe, le texte s'arrête là-dessus. Le langage reste ainsi défini-

tivement lié au regard, la mort n'est plus métaphysique, le discours scientifique sous une forme rationnelle est né.

Dans la mesure où la question de la primauté du visible sur le dicible ne peut manifestement rendre compte des enjeux de *Naissance de la clinique*⁶, il s'agira désormais de sérier ces enjeux sous trois ordres, et de tenter de saisir leurs articulations réciproques. D'une part, le texte endosse l'affirmation à l'égard du langage : le discours foucauldien entend dire ce qu'il voit, et donner à voir en disant ce qu'il voit. Cette position esthétique s'apparente à celle qui est dégagée dans *Raymond Roussel*; Foucault distingue chez Roussel des œuvres où les visibilité suscitant des énoncés, et des œuvres où les énoncés provoquent des visibilité. On a vu comment l'examen successif des différents types de savoir équilibrait différemment l'énonçable et le visible; cet examen se traduisait de façon mimétique dans le discours foucauldien, tantôt par le masquage, tantôt par le dévoilement des liens entre le dicible et le visible. Dans cette optique, *Naissance de la clinique* peut encore apparaître comme un énoncé qui prolifère de parenthèses en parenthèses, poursuivant à l'infini la détermination du visible.

D'autre part, le système d'intelligibilité construit par le texte à partir de formes autoréférentielles (espace, langage, mort, regard) constamment réorganisées n'est pas sans questionner. Il me semble pouvoir y lire un récit métaphictionnel, entièrement subordonné au langage,

et qui met sans cesse de l'avant ses propres clés. « L'imprudent n'avait pas lu les textes, ni bien compris les choses. Les voici » (NC, p. 181); cela se lit comme un commentaire adressé au lecteur de l'ouvrage. Il en va de même des nombreux jeux de langage : par exemple, le dicible et le visible, au fil du texte, deviennent le *discible* et le *divisible*; le voir est partie prenante — un morphème — du savoir; la naissance de la clinique se produit lors de la vieillesse de la clinique; l'invisible est visible; la leçon des hôpitaux sera de faire taire le discours didactique. Du même ordre seront ces formulations, volontiers lyriques, qui ponctuent le texte : ainsi, « la nuit vivante se dissipe à la clarté de la mort » (*ibid.*, p. 149) signale l'avènement de la médecine anatomo-clinique; « l'espace alors a ouvert au regard la forme différenciée de l'individu » (p. 175) devient l'effet de la nouvelle conceptualisation de la mort; ou encore, à propos de l'examen médical, « il s'agit d'un repérage dans la *vie*, c'est-à-dire dans la *nuit*, pour indiquer ce que seraient les choses dans la clarté blanche de la mort » (p. 169). À mon avis, ces jeux de langage, formels ou métaphoriques, ressemblent étrangement aux « jeux d'un dévoilement verbal qui n'en est que la simple forme de transmission, théâtralement retardée » (p. 129). Ils apparaissent comme autant de mythifications nouvelles dans un texte qui entend démystifier le discours de l'histoire. Le récit idéal dénoncé se voit récrit sur d'autres bases, strictement langagières. À cet égard, on

6 Ma lecture vient ainsi nuancer l'interprétation de Deleuze pour qui l'irréductibilité du visible serait primordiale chez Foucault (p. 68).

pourrait aisément reconstruire *Naissance de la clinique* à partir de la définition contemporaine, polysémique à souhait, du mot clinique. Une telle structuration textuelle prend figure, à mes yeux, de postulat esthétique, lequel se verra corroboré dans le texte :

Si bien que *découvrir* ne sera plus lire enfin, sous un désordre, une cohérence essentielle, mais pousser un peu plus loin la ligne d'écume du langage, la faire mordre sur cette région de sable qui est encore ouverte à la clarté de la perception, mais ne l'est plus déjà à la parole familière. Introduire le langage dans cette pénombre où le regard n'a plus de mots (p. 173).

Partant, l'analyse critique de Foucault ne suggère aucune transformation, ne propose aucune alternative. Elle déconstruit le discours historique médical pour en reconstruire un autre, moins univoque, plus instable. En effet, dans *Naissance de la clinique*, il s'agit moins d'établir des certitudes que de questionner, que de problématiser les évidences. Le caractère forcément irrésolu de la démonstration, qui ne débouche pas sur une positivité, sert admirablement l'enjeu critique de dénonciation du positivisme. Par ailleurs, envisager le savoir à la manière de Foucault, comme un subtil équilibre entre le voir et le dire, entièrement déterminé par la condition historique et soumis à des variations, équivaut à traquer sans relâche sa propre épistémè. Le texte ne

s'y dérobe pas et le caractère métafictionnel affiché de l'analyse met en scène la dimension textuelle de sa lecture de l'histoire⁷.

De fait, envisager les actes linguistiques sérieux de la même manière que les textes à caractère résolument fictif, n'est-ce pas précisément l'enseignement de Foucault? Le caractère essentiellement nominaliste de ses études historiques, le recours fréquent à la littérature romantique ou lyrique, de même que la prise en considération de textes dits mineurs par rapport aux textes canoniques d'une époque, s'avèrent à mon sens des constantes de son œuvre. Avec le contre-discours systématique et la volonté manifeste de construire d'autres systèmes d'intelligibilité — notamment à partir de l'espace, et c'est là l'essentiel du projet archéologique —, elles assurent la cohérence de l'œuvre tout autant qu'elles réitèrent sans cesse son caractère critique.

L'un des effets de telles récurrences est sans contredit, sinon la négation de la frontière ténue entre la vérité et le mensonge, à tout le moins la remise en cause de ce clivage pérenne⁸. Et c'est précisément là qu'intervient, me semble-t-il, le caractère résolument non dialectique de la démarche foucauldienne, si bien traduit par cette phrase : « celui-ci ou celui-là, ou ni l'un ni l'autre, mais un troisième, ou rien » (*RR*, p. 20). Qu'est-ce à dire? Que Foucault lit le

7 Linda Hutcheon, entre autres, précise en quels termes ce lien de l'histoire et de la fiction est problématisé par la critique contemporaine : « What the postmodern writing of both history and literature has taught us is that both history and fiction are discourses, that both constitute systems of signification by which we make sense of the past [...]. In other words, the meaning and shape are not *in the events*, but *in the systems* which make those past "events" into present historical "facts". This is not a "dishonest refuge from truth" but an acknowledgement of the meaning-making function of human constructs » (p. 89).

8 À cet égard, Foucault précise : « Or, je crois que le problème ce n'est pas de faire le partage entre ce qui, dans un discours, relève de la scientificité et de la vérité et puis ce qui relèverait d'autre chose mais de voir historiquement comment se produisent des effets de vérité à l'intérieur de discours qui ne sont en eux-mêmes ni vrais, ni faux » (1977, p. 21).

discours social de la même manière que le discours littéraire, soit en plaquant dessus le même système d'intelligibilité? C'est ce que je tenterai de vérifier en procédant à l'analyse de son étude intitulée *Raymond Roussel*.

De l'espace du regard à l'espace tropologique

Le *Raymond Roussel* prend volontiers figure d'ouvrage marginal dans l'ensemble de l'œuvre de Foucault. Ici, le cartographe de l'histoire délaisse ses enquêtes archéologiques pour s'intéresser à une œuvre littéraire; *Raymond Roussel* demeure le seul ouvrage de Foucault consacré à un auteur. L'objet tout autant que la manière diffèrent de ses enquêtes historiques: plus de découpe dans un vaste champ discursif, mais une patiente traversée de l'œuvre; partant, une seule source documentaire, et non une hétérogénéité de textes et d'énonciateurs. À cet égard, *Raymond Roussel* paraît en rupture totale avec le reste de l'œuvre.

S'agit-il pour autant d'un ouvrage de critique littéraire? Ginette Adamson, une critique roussellienne, stigmatise le caractère ambigu de l'étude de Foucault et lui reproche de compliquer Roussel, déjà obscur, en ramenant le lecteur à ses préoccupations personnelles (p. 90). Pour lors, la question à poser est celle de la

motivation du choix de Roussel: quelles sont les caractéristiques de son œuvre qui en font un objet privilégié pour l'entreprise foucauldienne?

À la faveur du structuralisme, Raymond Roussel a acquis une notoriété que ne lui reconnaissaient pas ses contemporains. De son vivant, quelques scandales liés à ses représentations théâtrales⁹, une longue amitié avec Michel Leiris, un support avoué de la part des surréalistes — lesquels croient reconnaître chez lui une démarche d'écriture automatique, même s'ils avouent ne pas bien le comprendre —, son immense fortune et sa passion des voyages font de Roussel un personnage excentrique, en marge des chapelles littéraires. Son œuvre est unanimement perçue comme hermétique. La publication en 1935 de son ouvrage posthume, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, précédé de «Documents sur Raymond Roussel» par Michel Leiris, entend expliciter l'œuvre. Paradoxalement, cet ouvrage, en dévoilant certains des procédés relatifs à sa production textuelle, accrédiitera le caractère énigmatique de ses écrits.

À l'époque où Foucault fait paraître son étude, Raymond Roussel bénéficie d'un engouement nouveau. Pour la seule année 1963, on peut dénombrer une dizaine d'articles abordant son œuvre sous divers aspects¹⁰. Que découvrent ces nouveaux lecteurs? Ou mieux, qu'y

9 À la première représentation d'*Impressions d'Afrique*, en 1912, ce fut un tollé. À ce sujet, on lira avec profit François Caradec.

10 L'institution littéraire étant ce qu'elle est, on peut s'interroger sur l'effet de mode engendré par la publication de l'ouvrage de Foucault. Nous citons ici quelques-unes de ces parutions: Pierre Guyotat, «Raymond Roussel va-t-il connaître une gloire posthume?»; Pierre Berger, «Avec Raymond Roussel au seuil du surréalisme»; Rayner Heppenstal, «Roussel. A Preliminary Study»; Hubert Juin, «Raymond Roussel a-t-il créé le roman blanc?»; Michel Lecomte, «Signes kafkéens chez Roussel et Jules Verne, signes verniens chez Roussel»; Alain Robbe-Grillet, «Énigmes et transparence chez Raymond Roussel»; André Robert, «le Trésor de Raymond Roussel»; Philippe Sollers, «Logicus Solus»; Jean Starobinski, «Roussel et le mythe de la défaillance fatale». En 1963, la maison Pauvert rééditera *Comment j'ai écrit*

cherchent-ils? Sans contredit, un rapport particulier au langage, dévoilé par Roussel lui-même. Une attention méticuleuse accordée au signifiant, des mécanismes de contamination sémantique, une œuvre entière construite à partir de procédés de répétition, un nouvel espace logique du texte, dégagé de tout rapport avec la réalité.

Au fil des investigations, l'œuvre de Roussel divulguera certains autres de ses secrets¹¹. À la perception du texte roussellien comme une métaphore de lui-même viendront se greffer des études plus récentes qui trouvent du côté de l'intertextualité des pistes fructueuses. Roussel prend ainsi figure d'architecte-bibliothécaire et apparaît comme une machine textuelle occupée à tisser des récits à énigmes, à partir d'un matériau textuel demeuré invisible. Du travail sur les mots éponymes, on est donc passé à la recherche de textes générateurs. Et l'œuvre roussellienne se caractérise désormais par cette double tension qu'elle institue entre une esthétique du pastiche et sa propre stratégie de camouflage. Une telle entreprise, on s'en doute, n'est pas sans fasciner Foucault¹².

L'archéologue du discours ne peut effectivement qu'être séduit par une œuvre qui travaille le langage déjà dit et qui s'impose comme contrainte esthétique un procédé langagier dissimulé. Une telle régulation discursive, qui opère sur un discours qui travaille à partir d'autres discours, découvre un nouvel espace littéraire, soumis à une logique rigoureuse. Que le texte roussellien s'emploie à s'auto-représenter, dans une paradoxale entreprise de camouflage - dévoilement, opérant ainsi la transgression de son propre code, cela n'a pas échappé à Foucault. L'effet de déréalisation d'un tel texte, même s'il n'est pas perceptible en une première lecture qui peut être charmée par un imaginaire stupéfiant, n'est pas sans rappeler certains ouvrages de Foucault lui-même. C'est que tous deux travaillent dans cet espace creux, dans cette «lacune illuminante» du langage, où «les mots sont moins nombreux que les choses qu'ils désignent» (*RR*, p. 207).

Le *Raymond Roussel* de Foucault se présente comme un commentaire du commentaire de Roussel sur son œuvre. Redoublement d'un dédoublement, la figure du doublet donne le

certaines de mes livres. Par la suite, des théoriciens de l'écriture s'intéresseront à l'œuvre de Roussel : Michel Butor, «Sur les procédés de Raymond Roussel»; Julia Kristeva, «la Productivité dite texte»; Jean Ricardou, «l'Activité roussellienne»; Georges Perec et Marcel Bénabou, «LSD analytique (exercice sur une phrase de Raymond Roussel)». Laissons à Foucault le soin de justifier ce phénomène : «Mais sans doute fallait-il aussi que de toutes parts s'annonce dans notre culture une expérience qui avant tout langage s'inquiète et s'anime, s'étouffe et reprend vie de la merveilleuse carence des Signes. L'angoisse du signifiant, c'est cela qui fait de la souffrance de Roussel la solitaire mise au jour de ce qu'il y a de plus proche dans notre langage à nous» (*RR*, p. 210).

11 Pour cette présentation synthétique de l'œuvre roussellienne, j'emprunte ici à Christiane Veschambre, à Gérard-Julien Salvy, à Anne-Marie Amiot et à François Raymond. Il faut lire aussi le texte très convaincant de Ghislain Bourque.

12 Dans un entretien accordé à Charles Ruas en 1983 et qui devait figurer en postface de l'édition américaine de son *Raymond Roussel*, Foucault précise son intérêt à l'égard de l'œuvre roussellienne : «Le langage déjà dit, le langage comme étant déjà là, détermine d'une certaine manière ce qu'on peut dire après, indépendamment, ou à l'intérieur du cadre linguistique général. C'est précisément ce qui m'intéresse. Et le jeu de Roussel, ne se donnant pour certaines de ses œuvres que la possibilité de rencontrer du déjà dit, et construisant avec ce langage trouvé, selon des règles à lui, un certain nombre de choses, mais à condition qu'il y ait toujours une référence à ce déjà dit, cela m'a amusé et m'est apparu comme un jeu de création littéraire à partir d'un fait culturel et historique sur lequel il m'a semblé qu'il était bon de s'interroger» (1985, p. 102-103).

ton dès les premières pages. L'ouvrage se termine sur une justification dialoguée, où l'énonciateur (dédoublé?) répond à des objections. Entre ces deux pôles — soit le premier chapitre intitulé «le Seuil et la clef» et le dernier, intitulé «le Soleil enfermé» —, dans l'espace clos du texte, tout entier inscrit dans sa propre circularité, va s'élaborer un subtil jeu de miroirs.

Nous y constatons d'abord la reprise quasi intégrale du texte posthume de Roussel¹³. À l'exception du passage relatant la réception de ses œuvres et de la phrase motivant la révélation du procédé, le texte entier apparaît chez Foucault sous la forme de citations. Les extraits omis, de même que les autres textes qui forment l'ouvrage de Roussel, seront eux aussi réactivés sous une forme ou une autre : reprise des dernières phrases des contes cycliques, allusion aux six «Documents pour servir de canevas», etc. Un paragraphe du dernier chapitre reprendra en synthèse ce qui a été négligé au fil du texte¹⁴. Il faut lire, dans cet acharnement à reprendre entièrement l'ouvrage, une volonté manifeste d'examiner tout le déjà-dit de Roussel, sans laisser de résidu.

Ce commentaire redoublé mime le jeu du Même; en reprenant le texte entier de Roussel,

et ce avec d'infimes variantes, le *Raymond Roussel* de Foucault découvre l'articulation fondamentale de son analyse, à savoir la réduction de la dualité à l'unité. Nous touchons là le point d'arrivée de cette magistrale lecture qui façonne patiemment le texte de Roussel, convoquant des fragments de ses œuvres, redistribuant les révélations selon une logique rigoureuse, construisant en contrepoint un discours en harmonie parfaite avec l'esthétique roussellienne. L'étude, menée jusque-là sous le signe du double, de la répétition, de l'imitation, ne révèle qu'à la fin son secret, en se qualifiant de «cosmologie du Même» (*RR*, p. 187).

Comment l'analyse a-t-elle opéré? Avec un respect absolu du texte posthume, qui agit ici comme les textes - genèse de Roussel, c'est-à-dire en suivant exactement la chronologie des œuvres telle qu'elle est établie par Roussel. En ne remettant jamais en question les affirmations du texte — «Et comme rien n'autorise jamais à mettre en doute la parole de Roussel» (*ibid.*, p. 127) —, le *Raymond Roussel* de Foucault reprendra à son compte les analyses de Jean Ferry et de Michel Leiris, premiers commentateurs de l'œuvre, mais contestera la lecture d'André Breton; il explorera les procé-

13 Ce texte posthume est liminaire à *Comment j'ai écrit certains de mes livres*. D'autres textes complètent l'ouvrage, qui se divise en trois parties. «Citations documentaires» regroupe trois contes de Roussel («Chiquenaude», «Nanon», «Une page du Folk-Lore breton»), deux poèmes («l'Inconsolable» et «Têtes de carton du carnaval de Nice»), un texte intitulé «les Caractères psychologiques de l'extase», extrait de *l'Angoisse à l'extase* et signé de Pierre Janet, psychologue qui a traité Roussel pour ses «crises nerveuses», et quatre textes témoignant de l'intérêt de Roussel pour le jeu d'échecs. Une seconde partie, «Textes de grande jeunesse ou Textes-genèse», est composée des dix-sept «contes cycliques» de Roussel; la troisième partie enfin réunit six «Documents pour servir de canevas».

14 Ce paragraphe se lit comme suit : «Décidé à disparaître, Roussel fixe la coquille vide où son existence apparaîtra aux autres. Janet, les crises, la maladie n'ont pas plus d'importance que le succès, l'insuccès, les représentations tapageuses, l'estime des joueurs d'échecs, l'éclat de la famille» (*RR*, p. 96).

dés, tentant de les retrouver dans les textes de Roussel, s'essayant même à des imitations maladroites du procédé et les signalant pour telles : « Il est bien facile de voir que toutes ces solutions sont en défaut de richesse à côté de celle privilégiée par Roussel » (p. 60); bref, il laissera constamment transparaître une très grande sensibilité à l'œuvre et une intelligence aiguë de ses formes.

Par la reconnaissance et l'exploration du caractère poétique de l'écriture roussellienne — caractère revendiqué par Roussel lui-même —, le *Raymond Roussel* de Foucault inscrit la productivité textuelle comme critère esthétique. Que cette écriture soit « à la surface du style, la plus plate des proses » (p. 63), c'est la quintessence du secret. Un secret que le texte foucauldien, s'appuyant sur la révélation posthume, va identifier comme étant la tension fondamentale du langage roussellien, puis de *tout langage*. À la relative platitude de l'énigme découverte — le jeu des métagrammes et la dislocation d'une phrase d'une quelconque chanson enfantine —, le texte foucauldien oppose la complexité du procédé et en fait la démonstration. La contamination sémantique, par la répétition et la différence, devient un exercice de haute voltige qui questionne le clivage essentiel des mots et des choses, du signifiant et du sens. Car le texte roussellien ne se contente pas de ce hasard inducteur qui

fait se juxtaposer les mots les plus aléatoires : il l'organise.

À contre-courant de la littérature, cette œuvre de rime et de raison qui doit se lire comme « le chant du langage double » ? Tout entier référé à lui-même, entrelacé de procédés réversibles qui dévoilent tout autant qu'ils masquent, le *Raymond Roussel* de Foucault va démontrer que le texte posthume de Roussel n'est que la répétition d'une révélation déjà « révélée » dans les textes rousselliens et va systématiquement déconstruire, en le redoublant, le système des figures dédoublées. Ainsi, le chapitre intitulé « Aubes, mine, cristal » — titre qui renvoie respectivement au fameux « métier à aubes » tiré des *Impressions d'Afrique*, au poème « Mon Âme », et au monstrueux joyau de Canterel dans *Locus Solus* — met en parallèle trois ouvrages de Roussel soumis au procédé et en découvre les différences et les ressemblances. Chacune des machines de Roussel, prouesses mécaniques tout autant que textuelles, apparaît comme un microcosme de son univers : la lourde machinerie de la mine s'inverse dans le cristal aérien, et le métier de Bedu se révèle être « la machine qui présente avec le Procédé l'isomorphisme le plus éclatant » (RR, p. 87). Ce chapitre se verra lui-même doublé lorsque l'analyse s'attardera aux œuvres étrangères au procédé, *la Doublure, la Vue et Nouvelles Impressions d'Afrique*¹⁵.

15 Le texte établit des rapprochements convaincants entre les procédés et leur mise en texte : « Le porte-plume de *la Vue*, c'est celui-là et nul autre qui écrira les œuvres à procédé; car il est lui-même le procédé, disons plus exactement son *rébus* : une machine à faire voir la reproduction des choses, insérée dans un instrument à langage » (RR, p. 148). L'analyse de Foucault va encore distinguer la figure du ténor Ludovic, qui renvoie incontestablement à la superposition des langages chez Roussel : « Ludovic, grâce à des longues années de travail, était parvenu à scinder ses lèvres et sa langue en portions indépendantes les unes des autres et à pouvoir sans peine articuler en même temps plusieurs parties enchevêtrées, différant par l'air et par les paroles; actuellement la moitié gauche remuait tout entière en découvrant les dents sans entraîner dans ses ondulations la région droite, demeurée close et impassible » (*ibid.*, p. 129).

Cette lecture des « mises en abyme » du texte roussellien, qui consiste à joindre et retracer dans l'ensemble de l'œuvre les procédés structurels, trouve son écho dans le chapitre intitulé « la Métamorphose et le labyrinthe »¹⁶. Après avoir identifié la métamorphose et le labyrinthe comme les « deux grands espaces mythiques qu'a si souvent parcourus la fabulation occidentale » (*ibid.*, p. 102), l'analyse foucaldienne va chercher l'enjeu de l'écriture roussellienne du côté du renversement. Au sens du texte, la métamorphose a pour fonction de joindre les incompatibles, comme le labyrinthe a pour fonction de retrouver le passé aboli. Foucault montre que les métamorphoses rousselliennes sont des figures inverses des métamorphoses des récits traditionnels. Cette réduction de la dualité à l'unité se révèle conforme en tout point au sens du mot « dédoubler », c'est-à-dire défaire ce qui est double en ramenant à l'unité. Voilà l'enjeu caché, me semble-t-il, de cette fulgurante analyse foucaldienne : dédoubler en redoublant, inscrire le Même dans le Même, dans une structure inversée en miroir. Le texte se boucle de lui-même, dans une auto-thématisation perverse. Du double à l'unique, le labyrinthe foucaldien nous propose sa propre métamorphose :

Peut-être cet espace des mythes sans âge est-il celui de tout langage — du langage qui s'avance à l'infini dans le labyrinthe des choses, mais que son essentielle et merveilleuse pauvreté ramène à lui-même en lui donnant son pouvoir de

métamorphose : dire autre chose avec les mêmes mots, donner aux mêmes mots un autre sens (p. 124).

On ne sait plus ce qui, du procédé ou de son écriture, du texte roussellien ou de son analyse, est le plus mythique.

Il nous reste encore à examiner les trois séries d'œuvres rousselliennes dégagées par Foucault. Une première série regroupe les ouvrages *le Concert*, *la Source* et *la Vue*, qui décrivent minutieusement la petite vignette d'un papier à en-tête, l'étiquette d'une bouteille d'eau d'Évian et la lentille d'un porte-plume souvenir. Au sens de l'analyse foucaldienne, l'écriture de Roussel est passée, de cette description attentive d'un monde (invisiblement visible) où s'abolit l'espace, à la construction de machines à répéter secrètement les mots (tout en triomphant du temps) qui caractérisent les œuvres à procédé : *Impressions d'Afrique*, *Locus Solus*, *l'Étoile au front* et *la Poussière de soleils*. Entre ces deux séries prend place l'ouvrage *Nouvelles Impressions d'Afrique*, qui s'imbrique lui-même en une parenthèse puisqu'il est écrit — selon un laborieux calcul repris de Roussel lui-même — en même temps que les œuvres de la deuxième série, mais sans être soumis au procédé. Labyrinthe verbal qui prolifère de parenthèse en parenthèse, cette œuvre ne donne à lire, selon Foucault, que la forme visible de son propre langage, un langage devenu circulaire. Elle apparaît ainsi comme un traité de toutes les

16 Précisons ici que mon analyse opère constamment sur deux plans : elle tente de reconstruire la démarche du *Raymond Roussel* de Foucault et de montrer, en même temps, le mimétisme constant de l'œuvre roussellienne et de l'analyse foucaldienne. Ce faisant, ma lecture tente elle aussi, comme celle de Foucault sur Roussel, d'articuler entre eux les points d'ancrage de ce langage double, en cherchant des marques d'intertextualité, autoréférentielles ou autres, comme le fait le texte *Raymond Roussel* lui-même.

merveilleuses torsions du langage : « Et les *Nouvelles Impressions* rejoignent ainsi les traités classiques de grammaire et de rhétorique : elles forment comme un immense recueil des figures tropologiques du langage » (RR, p. 188). De l'espace du regard à l'espace tropologique, l'œuvre roussellienne a révélé son secret : elle parle toujours, et uniquement, de langage.

Le début et la fin du *Raymond Roussel* de Foucault forment, réunis, cette phrase : « L'œuvre nous est offerte dédoublée en son dernier instant par un discours qui se charge d'expliquer [...] la forme visible de son propre langage ». Cette phrase m'apparaît comme la métaphore de la propre analyse de Foucault. S'il fallait inscrire une ultime parenté avec *Naissance de la clinique*, on ferait valoir l'exploitation, en couplages, des schèmes du langage, de l'espace, de la mort et du regard. Le même jeu est réitéré ici, mais accentué d'un secret supplémentaire. L'enjeu de l'écriture roussellienne dégagé par Foucault coïncide avec celui, non visible mais non caché, de l'entreprise foucaldienne elle-même, dans la mesure où elle vise, elle aussi, à faire naître tout un monde de choses jamais vues.

En tentant de retrouver dans *Raymond Roussel* des pistes d'interrogation de l'œuvre foucaldienne, je cherche quel sens donner à cette étude de l'écriture de Roussel qui se conclut par l'assignation définitive de ce langage à l'espace clos de la tropologie. Est-ce là dénonciation de la carence du langage à parler des choses ? Certes, le texte l'affirme. Mais il me semble lire aussi, dans cette analyse et sa conclusion, un énoncé de principe fondamental, qui asseoit

la démarche archéologique même. Abolir le temps par la circularité de l'espace, n'est-ce pas là le sens premier de l'archéologie foucaldienne ? Avec *Raymond Roussel*, l'intention se précise, constamment réitérée par la figure relativement énigmatique de « la droite qui est un cercle ». Inlassablement répétée sous des formes diverses, cette figure abstraite, il va sans dire, contribue nécessairement à la déréalisation de l'écriture foucaldienne. L'œuvre close, qui ne parle que d'elle-même dans sa circularité, conduit paradoxalement à la redéfinition du discours historique, et ce en prouvant que l'histoire comme la littérature sont d'abord et avant tout des constructions discursives.

Réflexions réciproques

Envisagés sous la perspective de leur parenté évidente, *Naissance de la clinique* et *Raymond Roussel* confirment la persistance d'un double enjeu de la pratique foucaldienne. La visée critique, à première vue assujettie à la déconstruction du discours scientifique, trouve son aboutissement dans *Naissance de la clinique*, alors que *Raymond Roussel*, de par sa forme et son objet d'étude, accuse le caractère poétique de la démarche foucaldienne. Mais cette dichotomie réductrice, cantonnant le savoir au discours scientifique et abandonnant la réflexion sur le langage au discours littéraire, ne rend pas compte du travail de Foucault : c'est justement dans leur réciprocité qu'il prend tout son sens, confirmant par là même que, d'une certaine façon, la visée critique reste irrémédiablement liée au langage. Le fait de langage — et Foucault travaille toujours sur du

déjà-dit — est au cœur de la problématique. Son questionnement reste tributaire de trois postulats corrélés qui reparaissent, toujours irrésolus. Le premier, à l'effet que le langage est inapte à saturer le réel, trouve son pendant inverse dans le second, à savoir une perception du réel qui crée le langage; le troisième, qui stipule que le langage ne parle que de lui-même, cantonne le discours à sa vocation de commentaire. C'est ce périmètre obligé qui limite, en même temps qu'il la définit, la manière foucaldienne, enfermée dans sa logique paradoxale. Essentiellement non dialectique, le texte ne tranche pas.

Par ailleurs, ces postulats fondent, tout autant qu'ils le remettent en cause, le concept de savoir chez Foucault. Par une stratégie que je qualifierais de latérale, l'entreprise foucaldienne va déplacer les termes de la réflexion contemporaine. L'interrogation éternelle, née en même temps que le langage lui-même, qui questionne sans relâche le rapport du signifiant au sens, des mots aux choses, trouve ici une formulation différente: le discours et, partant, le savoir, apparaît comme une construction instable, qui

rééquilibre sans cesse les rapports du voir et du dire. Le travail de Foucault déplace le lien complexe du signifiant et du signifié du côté du visible et du dicible, et ce *a contrario* de la démarche structuraliste. De la même manière, l'appréhension de l'espace vient bousculer chez lui la façon d'envisager le savoir. En proposant une lecture de l'histoire à partir de l'espace, et non plus du temps, ses enquêtes historiques s'opposent aux visions attendues. Que fait Foucault, sinon construire des contre-discours? En proposant d'autres schèmes d'intelligibilité du monde, la démarche foucaldienne s'apprête à redéfinir une nouvelle épistémè. Le projet échouera, comme il le reconnaîtra dans *l'Archéologie du savoir*. Pour l'heure, le projet demeure circonscrit aux microcosmes statiques de ses histoires circulaires.

L'entreprise, sciemment, construit une œuvre de langage, irrémédiablement enclose dans les limites de ses postulats. Oscillant perpétuellement entre le visible et le dicible, et s'ingéniant à montrer qu'elles montrent l'esclavage du langage, les machines textuelles de Foucault se révèlent tributaires de ce langage esclave de lui-même.

Références

- ADAMSON, Ginette, *le Procédé de Raymond Roussel*, Amsterdam, Rodopi, 1984.
- AMIOT, Anne-Marie, «Romans d'aventures et aventures du roman roussellien», dans *Europe*, 714 (octobre 1988), p. 106-120.
- ARAC, Jonathan, *After Foucault*, New Brunswick/Londres, Rutgers University Press, 1988.
- BAUDRILLARD, Jean, *Oublier Foucault*, Paris, Galilée, 1977.
- BELLOUR, Raymond, «Vers la fiction», dans *Michel Foucault philosophe. Rencontre internationale, Paris, 9, 10, 11 janvier 1988*, Paris, Seuil, 1989, p. 172-181.
- BERGER, Pierre, «Avec Raymond Roussel au seuil du surréalisme», dans *Lettres françaises*, 98 (6 juin 1963), p. 3.
- BLANCHOT, Maurice, *Michel Foucault tel que je l'imagine*, Paris, Fata Morgana, 1986.
- BODEI, Remo, «Foucault. Pouvoir, politique et maîtrise de soi», dans *Critique*, 471-472 (août-septembre 1986), p. 906-917.
- BOURQUE, Ghislain, «Une lecture par le démon secouée», dans *Études littéraires*, 22, 1 (été 1989), p. 63-75.
- BÜRGER, Peter, «Die Wiederkehr der Archäologie. Ästhetik als Fluchtpunkt in Michel Foucaults *Die Ordnung der Dinge*», dans *Diskurstheorien und Literaturwissenschaft*, Jürgen Fohrmann et Haro Müller éd., Francfort, Suhrkamp, 1988, p. 45-59.
- BUTOR, Michel, «Sur les procédés de Raymond Roussel», dans *Répertoire I*, Paris, Minuit, 1960, p. 173-185.
- CARADEC, François, *Vie de Raymond Roussel (1877-1933)*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1972.
- CARROLL, David, *Paraesthetics. Foucault-Lyotard-Derrida*, New York/Londres, Methuen, 1987.
- DELEUZE, Gilles, *Foucault*, Paris, Minuit, 1986.
- DERRIDA, Jacques, «"Être juste avec Freud". L'Histoire de la folie à l'âge de la psychanalyse», dans *Penser la folie. Essais sur Michel Foucault*, Paris, Galilée (Débats), 1992, p. 139-195.
- DION, Robert, *le Structuralisme littéraire en France*, Candiac (Québec), Les Éditions Balzac (L'Univers des discours), 1993.
- DREYFUS, Hubert et Paul RABINOW, *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, 1984 [1982].
- FOUCAULT, Michel, *AS = l'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- , *NC = Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 1963.
- , *RR = Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, 1963.
- (1968), «Réponse à une question», dans *Esprit*, 371 (mai 1968), p. 850-874.
- (1976), «Questions à Michel Foucault sur la géographie», dans *Hérodote*, 1, p. 71-85.
- (1977), «Vérité et pouvoir», dans *l'Arc*, 70, p. 16-26.
- (1985), «Archéologie d'une passion», propos recueillis par Charles Ruas dans *le Magazine littéraire*, 221 (juillet-août 1985), p. 100-105.
- GUYOTAT, Pierre, «Raymond Roussel va-t-il connaître une gloire posthume?», dans *Arts*, 895 (12-15 décembre 1962), p. 3.
- HABERMAS, Jürgen, «les Sciences humaines démasquées par la critique de la raison», dans *le Débat*, 41 (1986), p. 70-92; repris dans *le Discours philosophique de la modernité*, Paris, Gallimard, 1988 [1985].
- HEPPENSTAL, Rayner, «Roussel. A Preliminary Study», dans *The London Magazine*, 3, 5 (août 1963), p. 18-25.
- HOY, David Couzens, *Foucault: A Critical Reader*, Oxford/New York, Basil Blackwell Ltd, 1986.
- HUTCHEON, Linda, *A Poetics of Postmodernism: History, Theory, Fiction*, New York/Londres, Routledge, 1988.
- JUIN, Hubert, «Raymond Roussel a-t-il créé le roman blanc?», dans *les Nouvelles littéraires*, 1879 (5 septembre 1963), p. 2.
- KRISTEVA, Julia, «la Productivité dite texte», dans *Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969, p. 208-245.
- LECOMTE, Michel, «Signes kaffkéens chez Roussel et Jules Verne, signes verniens chez Roussel», dans *Synthèses*, 18 (août 1963), p. 207.
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, «Michel Foucault», dans *Kritisches Lexikon zur fremdsprachigen Gegenwartsliteratur*, avril 1992, p. 1-23.
- MERQUIOR, José-Guilherme, *Foucault et le nihilisme de la chaire*, Paris, PUF, 1986.
- MOREY, Miguel, «Sur le style philosophique de Michel Foucault», dans *Michel Foucault philosophe. Rencontre internationale, Paris, 9, 10, 11 janvier 1988*, Paris, Seuil, 1989, p. 137-149.

- PEREC, Georges et Marcel BÉNABOU, «LSD analytique (exercice sur une phrase de Raymond Roussel)», dans Oulipo, *la Littérature potentielle*, Paris, Gallimard (Idées), 1973, p. 134-136.
- RAJCHMAN, John, *Michel Foucault. La Liberté de savoir*, Paris, PUF, 1987.
- RAYMOND, François, «Tours du monde et tours du texte. Procédés verniens, procédés rousselliens», dans *Jules Verne I. Le Tour du monde*, Paris, Minard, 1976 (*la Revue des Lettres modernes*, Série Jules Verne, n°s 456-461), p. 67-89.
- RICARDOU, Jean, «l'Activité roussellienne», dans *Pour une théorie du nouveau roman*, Paris, Seuil, 1971, p. 91-117.
- ROBBE-GRILLET, Alain, «Énigmes et transparence chez Raymond Roussel», dans *Pour un nouveau roman*, Paris, Minuit, 1963, p. 70-77.
- ROBERT, André, «le Trésor de Raymond Roussel», dans *la Nouvelle Revue française*, 129 (1963), p. 492.
- ROUDINESCO, Élisabeth, «Lectures de l'Histoire de la folie (1961-1986)», dans *Penser la folie. Essais sur Michel Foucault*, Paris, Galilée (Débats), 1992, p. 9-35.
- ROUSSEL, Raymond, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, précédé de «Documents sur Raymond Roussel» par Michel Leiris, Paris, Société nouvelle des Éditions Pauvert, 1977 [1935].
- ROUSSEL, Yves, «Le Mouvement d'écrire», dans *Michel Foucault. Lire l'œuvre*, Luce Giard dir., Grenoble, Jérôme Millon, 1992, p. 97-110.
- SALVY, Gérard-Julien, «Raymond Roussel une fois mort», dans *Actes relatifs à la mort de Raymond Roussel*, Leonardo Sciascia éd., Paris, Éditions de l'Herne, 1972.
- SHERIDAN, Allan, *Discours, sexualité et pouvoir. Initiation à Michel Foucault*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1985 [1980].
- SOLLERS, Philippe, «Logicus Solus», dans *Tel quel*, 14 (1963), p. 46-50.
- STAROBINSKI, Jean, «Roussel et le mythe de la défaillance fatale», dans *les Lettres nouvelles*, 39 (octobre 1963), p. 207-209.
- VESCHAMBRE, Christiane, «Sur les Impressions d'Afrique», dans *Poétique*, 1 (1970), p. 64-78.
- WHITE, Hayden, «Foucaults Diskurs: die Historiographie des Antihumanismus», dans *Die Bedeutung der Form. Erzählstrukturen in der Geschichtsschreibung*, Francfort, Fischer, 1990, p. 132-174.